

«Nicky STAN: Dans l'ombre»

Ariane BRAUN

La nuit était douce, et les trois silhouettes qui traversèrent la toiture jusqu'à la verrière, le firent sans presser le pas. Depuis plusieurs jours, la réfection de l'architecture vitrée avait contraint le musée à débrancher une partie de ses alarmes, rendant le travail on ne peut plus aisé.

Une échelle abandonnée là par les ouvriers permit l'accès au bâtiment par un puits de lumière. Se dirigeant silencieusement selon l'itinéraire établi, les visiteurs nocturnes parvinrent enfin au deuxième étage. Un bruit stoppa leur progression. Un agent de sécurité y effectuait une ronde.

– Faisons demi-tour... souffla la moins épaisse des ombres, à l'intention des deux autres.

Comme si son avis importait peu, d'un hochement de tête échangé, ses deux acolytes sortirent une arme de sous leur lainage noir.

Les yeux écarquillés de peur, elle les observa s'avancer vers leur proie. À aucun moment, il n'avait été question de porter des armes ! Le souffle coupé, pétrifiée, elle les suivit du regard.

Déterminés, ils se glissèrent jusqu'au gardien, et jouant de l'effet de surprise, l'assommèrent d'un coup de crosse avant de le bâillonner et de l'entraver pieds et poings liés à l'aide de cordes récupérées sur le chantier voisin.

Toujours immobile, triste spectatrice de ce qui se déroulait là sans elle, elle sursauta quand le plus grand des deux tira délibérément un coup de feu en l'air.

– Planque- toi ! lui intima le second, en l'entraînant à l'abri d'une colonne.

Accolée à lui pour se dissimuler, elle chuchota, perdue :

– ça n'est pas ce qui était prévu !

Relevant simultanément le bas de leurs cagoules il s'empara de sa bouche avec la fougue qu'engendrait la montée d'adrénaline, et sans se soucier de son mouvement de rejet, se justifia :

- On est jamais trop prudent. Chut !

Alertés par le coup de feu, les autres gardiens accouraient à leur

tour, immédiatement réceptionnés par le troisième larron, magnum au poing.

– Messieurs, plus un geste !

Pour parer à toute tentative, l'homme à ses côtés quittait alors sa cachette.

– Je confirme : mains en l'air !

Une mise en scène de mauvais film...

Restée en retrait, elle les observa commander à l'un des vigiles d'attacher ses collègues, avant de le ligoter comme un vulgaire gigot, face contre terre dans le Lismer Hall.

– Bon, où en étions-nous ? fanfaronna le chef de la bande.

Les jambes tremblantes d'émotion, la peur au ventre, elle les suivit mécaniquement, et décrocha l'un après l'autre les tableaux qu'ils étaient venus chercher. Au fur et à mesure des aller-retours jusqu'à la pièce située sous la verrière, elle sentait la colère monter en elle. Le bruit de verre cassé lui parvenant, trahissait la violence avec laquelle les deux hommes commettaient leur larcin.

Elle croisa le regard brillant d'excitation de celui qui lui avait laissé un goût de salive amer dans la bouche, et tandis qu'il déposait un sac rempli de bijoux anciens, le défia de ses yeux bleu clair.

– Ne me regarde pas comme ça ! Tu vois, il n'y aura même pas eu de blessé dans tout ça...

Elle s'arrêta sur « La rêveuse à la fontaine » de Corot, et se dit qu'il ne pouvait en être ainsi. Sur le trajet de retour jusqu'à l'ascenseur, où d'autres toiles avaient été entreposées, elle bouscula volontairement l'une des vitrines, déclenchant instantanément l'alarme.

Pris de panique, ses deux comparses accoururent sous la verrière, cherchant ce qui pouvait avoir trahi leur présence. Haussant les épaules, elle assura ne pas avoir bougé de sous l'échelle.

Dans l'urgence, le plus grand décida de n'emporter que ce qui se trouvait dans cette pièce. Fuyant par le chemin inverse et

*regagnant la rue à l'aide d'un poteau de distribution électrique,
les trois voleurs disparurent dans la nuit.*

C'était la dernière fois qu'elle accordait sa confiance...

Chapitre 1 – Sous l’œil des caméras...

La pleine lune irradiait Baltimore d’une lueur blanche. Écrasant les ombres sur la chaussée, altérant l’effet des éclairages publics, elle perturbait les sens et offrait des détails, d’ordinaire engloutis par la nuit.

Le quartier du port n’y faisait pas exception.

Stationnant son véhicule à l’entrée du parking privatif, le Lieutenant Mathew Whesley salua le planton qui en interdisait l’accès et s’avança dans le sous-sol sous l’œil inquisiteur des caméras de vidéo surveillance.

Si Baltimore avait la réputation d’être une ville dangereuse et mal fréquentée, certains résidaient hors des secteurs malfamés, et ne devaient, semble-t-il, jamais s’aventurer dans les ghettos pourtant proches.

La tour « Aréa » faisait partie de ces immeubles luxueux, où appartements au confort dernier cri et suites avec terrasse permettaient à une classe privilégiée de se lever chaque jour en profitant d’une vue panoramique sur la baie.

Éclairées par des néons blafards, les calandres n’arboraient ici que des marques renommées sur des modèles fraîchement sortis d’usines, attestant un peu plus du train de vie de leur propriétaire. C’était le cas du coupé allemand près duquel se trouvait son coéquipier, Michael Tess.

Ancien des forces du SWAT de New-York, ce flic à la carrure de pousseur de fonte était aussi son meilleur ami.

– Quand je t’ai dit « à demain » je pensais à quelque chose comme « huit heures au central »... bougonna-t-il, en guise d’accueil.

À quelques mètres de lui, un corps sans vie était allongé sur le sol, face contre terre, sans marque apparente de projection ou d’écoulement de sang. Stationnée, contact coupé, la voiture laissait échapper un « bip » répétitif par la portière du conducteur ouverte.

– Tu es exaucé : on est “demain” passé de douze minutes exactement !

Sa remarque n’amusa pas le sergent qui expliqua :

– J’ai arrêté le moteur. On bouffait des gaz d’échappements.

Le Lieutenant promena son regard bleu nuit sur les feux restés allumés.

– ça sonnait déjà, à cause de la porte, précisa Michael.

Il acquiesça et s’approcha du corps.

Pas besoin de fréquenter les défilés de mode pour reconnaître la marque prestigieuse gravée dans le cuir des semelles de ses chaussures anglaises. Le costume qu’il portait n’échappait pas au haut de gamme de rigueur dans le quartier.

– Y’a du fric là, hein ? commenta le flic au crâne rasé.

– Dans le secteur c’est pas étonnant. Là où il est, ça n’a plus trop d’importance...

– Je savais que tu dirais un truc comme ça ! s’agaça Michael.

– C’est parce qu’on est un vieux couple...

– C’est qui le vieux couple ?

Arrivée en renfort, le sergent Samantha Choper, alias Choop, s’empara d’une paire de gants en latex.

– Nous deux ! déclara Whesley, en désignant son voisin d’un air complice.

– Ben, si vous faites des p’ tits faudra m’en garder un ! s’esclaffa la pétillante rousse aux cheveux bouclés.

La benjamine de l’équipe était la dernière arrivée dans le groupe.

Michael, agacé, s'éloigna pour attendre l'équipe technique et scientifique.

Choop s'accroupit auprès de l'officier :

– Il est de mauvais poil ?

– Tu sais bien qu'il me boude en ce moment. Et comme je l'ai réveillé dans son premier sommeil, ça n'a rien arrangé...

– Tu ne veux toujours pas me dire sur quoi portait votre différend ? Ça fait quand même un mois que ça dure cette soupe à la grimace.

Whesley secoua la tête. Pas question de mêler Samantha à tout ça.

– On retourne le corps ? s'enquit-elle.

– Non, je préfère attendre que la scientifique fasse les clichés.

Depuis l'affaire Delsy*, achevée à la fin décembre, Whesley avait pris conscience de l'importance d'obtenir les meilleures photos dès son arrivée sur les lieux. Chaque détail avait son importance même s'il ne livrait pas toujours d'information capitale immédiatement.

L'équipe ne patienta d'ailleurs pas longtemps avant que le flash d'Andrew Malowitch ne crépite autour d'eux. Ce photographe de la police scientifique intervenait sur les scènes de crime afin d'en immortaliser les moindres recoins et ce, toujours le sourire aux lèvres. Grand, mince, il avait un faux air de Clint Eastwood dans ses premiers westerns. Son profil et ses fossettes y étaient pour beaucoup.

– On a failli attendre... râla Michael.

Sa mauvaise humeur ne passait pas.

– Tu voulais qu'il aille où ? répliqua l'homme à la silhouette longiligne.

Et désignant le cadavre du menton :

– Il n'est plus à cinq minutes près le pauvre gars !

Mike grommela quelque chose d'inaudible.

Il était temps de l'envoyer s'occuper ailleurs...

– Mike, prends contact avec le concierge et vois s'il a remarqué quelque chose d'inhabituel, lui intima Whesley.

Sans se faire prier plus, Michael Tess regagna l'ascenseur de service.

Il avait le sentiment que Whesley ne lui accordait plus toute sa confiance, ces derniers temps. Cela devenait pesant...

Dans un rituel bien rodé, Andrew photographia ce que lui désignait l'Officier.

Devant l'objectif, les deux policiers retournèrent lentement le corps de la victime pour le positionner sur le dos, à la recherche de blessures. Un liquide clair s'était écoulé par les narines et la bouche entrouverte. Immédiatement, certains détails attirèrent l'attention de l'officier.

La coloration bleuâtre des lèvres, du pavillon des oreilles, et de la peau sous les ongles, l'intrigua. Ces cyanoses, dues au manque d'oxygène dans le sang, étaient souvent, avec d'autres marqueurs internes, le signe d'un décès précédé d'une période d'agonie plus ou moins prolongée.

Il jaugea la rigidité des membres, la chaleur du corps et estima que le décès ne remontait pas à plus de six heures. En soulevant un pied, il constata que le bas du corps était un peu plus souple que le haut, et abaissa ce délai à quatre.

Le visage légèrement déformé par la position en appui sur le ciment, était nettement plus rouge que les autres parties apparentes de la peau. Nul doute : il présentait les traces d'une asphyxie par suffocation.

Whesley remarqua ses paupières fermées, et pris soin de ne pas y toucher. Le légiste trouverait peut-être quelque chose de précieux au-dessous.

Un instant il suspendit ses manipulations.

– Prends une photo de son col de chemise...

Sous le crépitement du flash, il souleva la cravate desserrée et parcourut de ses doigts la boutonnière.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta Choop.

– Les boutons sont décalés...

Elle suivit son geste, remarqua le col désaxé, et constata qu'effectivement leur victime s'était habillé de travers.

Relâchant la cravate, Whesley enjamba le corps et reporta son attention sur la taille. Pourvu d'une ceinture en reptile, le pantalon

était, lui, bien fermé. Écartant le pan de veste qui le gênait, il grimaça. Quelque chose le chagrinait...

Il glissa ses doigts dans les poches du mort, sans rien y découvrir.

– Je ne comprends pas... intervint Choop. Il ne devrait pas s'être pissé dessus ?

– Affirmatif...

Ils savaient tous deux qu'en cas d'asphyxie, dans un laps de temps d'une à deux minutes suivant la perte de connaissance, le corps était parcouru de convulsions, puis à la suite de l'abolition des réflexes, d'un relâchement sphinctérien qui venait souiller la victime.

Mais pas la leur, à première vue...

Il releva le bas du pantalon et resta à nouveau sceptique : les chaussettes du défunt étaient impeccablement remontées jusqu'à mi-mollet.

– Toujours aussi pressé Whesley ?

L'intonation italienne, l'ironie palpable à chaque remarque, la voix de Joseph Soriano était inimitable.

Médecin légiste depuis la fin des années soixante-dix, il était l'homme incontournable des scènes de crimes. De l'aspect morbide de sa profession, il avait développé un humour décalé, souvent mal apprécié des novices.

La lourde mallette d'aluminium posée au sol, les deux hommes échangèrent une poignée de mains gantées de latex.

– Qu'en penses-tu ?

Tel un scanner, les yeux gris scrutèrent le corps quelques secondes, avant que le diagnostic ne tombe :

– Asphyxie mécanique, certainement par suffocation. Je dirais anoxie cérébrale, peut-être accompagnée d'une anoxie tissulaire. Ce qui est plus que certain c'est l'hypercapnie.

Et pour étayer ses dires, il ouvrit sans ménagement la mâchoire du défunt pour constater la couleur bleutée de sa bouche.

– L'autopsie devrait confirmer ce que je dis.

Il écarta le col du vêtement.

– Mais la coloration de sa peau en pèlerine autour du cou, ne me laisse pas trop de doute. Ses poumons devraient, comme les autres

viscères, être congestionnés et présenter des pétéchies. Ça m'a tout l'air d'être un meurtre, mon poulet !

Ôtant deux boutons de plus à la chemise, il inséra un thermomètre dans le foie pour prendre la température du corps. Dans un milieu clos mais aéré comme celui-là, la victime avait dû perdre un degré par heure depuis le décès.

– 32 degrés, annonça-t-il, en rangeant son ustensile dans son fourre-tout. Je dirais qu'il a plié boutique il y a quatre ou cinq heures...

Whesley valida d'un signe de tête.

– Je peux l'embarquer ?

– Tu peux, Jo... tu peux, répondit Whesley, en se détournant vers la voiture.

Ce coupé sobre regroupait les dernières technologies automobiles. À peu de chose près, il était capable de conduire tout seul ! Bien qu'admiratif, Whesley se contenta de l'observer de l'extérieur, dans l'attente qu'il soit passé au crible par la police scientifique.

– Il faut rechercher des traces de sang, ou de toute autre substance corporelle dans le coffre...

– Tu penses qu'il a été amené à l'intérieur ? interrogea Choop, perplexe.

– À moins que le légiste ne retrouve un corps étranger dans ses voies respiratoires, je ne vois pas comment ce gars a pu s'étouffer tout seul, sans que l'on retrouve sur lui de bâillon ou de sac plastique. Et puis il y a aussi ses vêtements : on dirait qu'il a été rhabillé avant de finir là...

– Et pourtant il est bien arrivé ici au volant de sa voiture !

Interpellés par la voix de Michael Tess, ils se retournèrent d'un même mouvement.

Agitant son carnet d'un air satisfait, il semblait fier de ce que sa visite au concierge avait donné. Whesley croisa les bras, prêt à l'entendre réfuter sa théorie.

– Ok, le concierge a été très coopératif. Outre le fait que la victime est partie ce matin à 07 heures 15, il m'a confirmé son retour à 22 heures 08.

- Drôlement précis... commenta Choop. Mais il bosse « H24 » ton concierge ?
- L'entrée du parking est sous vidéo surveillance, expliqua Mike. Notre client a donc franchi les grilles ce soir à 22 heures 08. Malheureusement, le reste du sous-sol n'est plus filmé. Les caméras suivantes prennent le relais dans le hall et les ascenseurs. Pas d'image de la cage d'escalier, ni de l'issue de secours qui s'y trouve.
- D'autres véhicules sont entrés ou sortis entre son arrivée et la découverte du corps ? le poussa Whesley intrigué.
- Des mouvements entre 17 heures et 20 heures 30, mais uniquement des habitants de l'immeuble. Ce sont les occupants de l'unique voiture arrivée après, qui ont donné l'alerte. A 23 heures 30, ils ont été intrigués par la sonnerie émise par la portière restée ouverte. Quand ils ont vu le corps, ils se sont précipités chez le concierge.
- Et on est formel quant à l'identité du conducteur ? questionna Whesley en jetant un regard suspicieux sur le pare-brise pour s'assurer que les vitres de la grosse berline n'étaient pas teintées.
- Affirmatif, poursuivit Tess, imperturbable. Le concierge l'a reconnu et pour tout te dire, je l'ai fait aussi en visionnant les images.
- Il lui tendit une clé USB.
- En voilà une copie...
- Soulevant un sourcil, Whesley saisit l'objet. Cela ne collait pas...
- Du coup, on a aussi son identité ?
- Ouep. Armon Steers. Locataire de la suite A17, confirma Michael Tess, fièrement. J'ai aussi la vidéo de son départ ce matin.
- Il était déjà habillé comme ça ?
- Ben oui, pourquoi ?
- Mathew Whesley grimaça.
- On pouvait expliquer de bien des façons l'aspect débraillé de la victime. Pour autant, fallait-il abandonner son intuition ?
- Ok. Tu as relevé les témoignages des premières personnes sur place ?

– Pour le concierge seulement. Les autres seront disponibles demain matin, je les ai convoquées pour 9 heures au central.
– On voit que t’es pressé d’aller te coucher ! le taquina Choop.
T’es rudement performant ce soir !
Anticipant sur la réponse qui ne manquerait pas de fuser, Whesley leva l’index en l’air pour couper toute répartie.

Ces deux-là avaient beau s’adorer, ils passaient le plus clair de leur temps à s’asticoter, et ces dernières semaines Mike était un peu tendu. Il en était responsable, à lui de maintenir le calme...

Le trio regagna la suite A17 par les escaliers, puis se fit ouvrir la porte du luxueux duplex par le concierge avant d’en commencer la visite. Il s’agissait d’un trois pièces rigoureusement ordonné. À en croire les effets personnels de la victime, soit il n’avait aucune vie sociale, soit ses fréquentations ne passaient pas la porte de son domicile.

Ils constatèrent l’absence totale de photo, de signe d’appartenance à une bande de copains, ou d’une quelconque trace de vie amoureuse.

À première vue, la victime vivait seule.

La cuisine, au design dernier cri, était immaculée. Seule la machine à café, dernière dosette usagée à l’appui, devait y être utilisée. Le réfrigérateur ne contenait aucun aliment frais, seuls quelques bouteilles d’eau et un plat sous vide en occupaient les étagères.

Les chambres, tout droit sorties d’un magazine d’aménagement intérieur, leur laissèrent à penser qu’une femme de ménage devait être passée par là depuis ce matin.

Enfin le living, dont Whesley estima la taille équivalente à la superficie totale de son propre appartement, était meublé avec luxe, mais ne comprenait qu’un canapé, une table basse et un écran de télévision aux dimensions stupéfiantes. Le tour des placards, penderies et commodes n’amena aucun élément susceptible d’identifier un proche avec qui prendre contact.

Ils attendirent donc que l’un des agents de la scientifique

termine d'inspecter l'appartement et quittèrent les lieux une fois un scellé apposé sur la porte.

La nuit était déjà bien entamée et rien ne les retenait plus ici. Au sous-sol, la scène de crime avait été envahie par les hommes en combinaison blanche de la scientifique, et le fourgon du coroner attendait leur feu vert pour transporter le corps à la morgue. Le reste de leurs investigations pourrait attendre que le soleil se lève !

La Ford Crown blanche conduite par Michael Tess quitta le trottoir, suivie par la Chevrolet Impala conduite par Choop. Wesley décida pour sa part qu'il avait encore quelques détails à régler avant de rentrer.

Depuis quatre ans et demi que sa femme avait disparue, personne ne l'attendait plus à une heure aussi tardive. Emily, sa fille, dormait déjà profondément quand, alerté par le central, il avait quitté son domicile pour rejoindre la scène de crime.

En cas de réveil de l'enfant, Margaret, sa grand-mère maternelle qui occupait l'appartement siamois au sien se chargerait de recoucher la petite.

Cette cohabitation à trois lui avaient permis de conserver la garde de l'enfant, malgré ses horaires atypiques et la traversée d'une période difficile l'année suivant l'évaporation inexplicée de Betty, son épouse.

La présence de Margaret auprès d'eux avait apporté apaisement et équilibre à leur foyer. Cela, même si cette pétillante quinquagénaire au tempérament bien trempé avait instauré entre eux des échanges piquants que Whesley avait fini par apprécier.

C'est donc serein, qu'il s'installa derrière sa table de travail et y posant une tasse de café chaud, se mit à pianoter sur son clavier pour obtenir des renseignements supplémentaires sur la victime.

En quelques minutes il put établir que Steers n'était ni connu, ni recherché par les services de Police. Pas plus qu'il n'avait

d'antécédent judiciaire.

Il mit un peu plus de temps à trouver qu'il travaillait pour l'une des plus grosses sociétés de placements et gestion de portefeuilles de la ville. Depuis quelques années, c'était devenu une profession risquée. La crise économique qui secouait le monde avait déstabilisé l'ensemble des marchés.

Peut-être Steers s'était-il fait quelques ennemis dans le monde de la finance ? De là à se faire assassiner...

D'expérience, il savait que les raisons les plus absurdes pouvaient conduire au meurtre. Il n'y avait aucune logique, aucune science exacte et si les mobiles tournaient souvent autour de l'argent, du sexe ou de la jalousie, bien des crimes étaient commis pour des raisons que l'on qualifiait de « coup de folie ». En la matière, l'une de ces dernières enquêtes en était un exemple parfait.

Il jeta un œil sur une pile de chemises cartonnées entassées à l'extrémité de sa table de travail. Toutes portaient l'inscription « Delsy » au marqueur indélébile. Depuis la fin du mois de décembre où il l'avait interpellé, ce tueur en série avait été inculpé par le Grand Jury, écroué, et l'affaire transférée du Tribunal Pénal à la Cour Suprême.

Le Procureur Général, Vance Stewart, jouait la montre contre la horde d'avocats de Delsy, pour éviter qu'ils ne déposent davantage de requêtes sur la légalité d'obtention des preuves, et donc sur les déclarations du seul témoin encore vivant.

Déjà pris de cours par une audience de recevabilité qui allait se tenir prochainement, il craignait que le juge ne réfute la preuve de culpabilité. Toute pièce à charge exclue par le magistrat ne pourrait plus, alors, être utilisée par le Procureur Vance le jour du procès.

Pour Whesley, comme pour le Procureur Général, hors de question de risquer la relaxe d'un type qui avait terrorisé la ville durant un an et demi, avant que la Brigade Criminelle de Baltimore ne lui mette la main dessus.

Elle n'y était d'ailleurs parvenue qu'avec l'intervention

accidentelle d'une photographie présente un soir à proximité de la scène de crime... l'unique témoin justement.

Son portable vibra dans la poche arrière de son jean. L'en extirpant, il y jeta un œil et sourit. Quand on pensait au loup...
« Je rentre cette nuit du Québec. Je passe vous chercher pour vernissage en ville ce soir ? Nicky »

Un coup d'œil à sa montre : deux heures vingt-trois.
L'invitation était tentante.

Depuis un mois, il avait échangé quelques messages sans ambiguïté avec la jeune femme, cependant il hésita. Il récupéra sa veste sur la chaise voisine, et éteignit sa lampe de travail : il était temps de rentrer se coucher. Sa réponse serait plus avisée après quelques heures de sommeil...

Chapitre 2- Le Pacte

– Comme ça, tu es Nicky Stan...

Nicky acquiesça.

Il promena son regard sur elle.

La jeune femme avait une silhouette agréable, bien que devinée sous une veste de moto, un jean noir et une paire de Supervictory.

En motard, il approuva le style.

L'ange blond ébouriffé restait étrangement calme. À croire qu'elle était totalement inconsciente...

Nicky le laissa la détailler.

Rien ne pouvait être plus intrusif que la fouille qu'elle venait de subir dans les toilettes de ce bar désert. Elle jeta un œil au gorille sur sa gauche.

Le regard brillant, il en était encore tout excité et arborait sans retenue son érection sous la toile de son pantalon.

– Arrête de me mâter comme ça, tu vas finir par baver sur tes pompes !

Elle évita de justesse la poigne qui tentait de lui saisir le cou :

– T'as assez touché pour aujourd'hui mon gros !

Un claquement de doigt stoppa la réplique.

Le poing en l'air, l'autre se tourna vers son chef :

– Laisse-la-moi...

– Pas touche. Va prendre l'air... je m'en occupe.

À contrecœur, le colosse capitula, faisant craquer sa nuque en

inclinant la tête de gauche à droite. Un dernier regard assassin sur cette nana sortie de nulle part et il tourna les talons.

Le silence accompagna son départ, puis comme si rien ne venait de se passer :

– ...et qu'est-ce que tu me veux ?

– C'est une visite de courtoisie.

L'effet fût immédiat puisqu'il sourit.

– J'en suis flatté, mais à quel sujet, exactement ?

– Je suis venue vous informer que je compte venir jouer sur vos terres...

Pour le coup, il quitta son siège et fit le tour de la table pour se planter devant elle.

Il ne devait pas faire plus d'un mètre soixante-dix, ce qui les mettait à égalité au moins sur ce point. À la différence de son garde du corps, il était plus sophistiqué et la fragrance de son eau de toilette était agréable. Le crâne rasé de près, il n'exhibait de pilosité autre qu'un bouc finement taillé qui lui donnait un faux air de chanteur pop.

C'eut été distrayant s'il n'avait eu la réputation de rendre à l'état de cadavre tous ceux qui se mettaient en travers de sa route.

– Et dans quel registre joues-tu ma belle ?

– Je suis photographe indépendante.

Il leva un sourcil vers le ciel.

– Tu t'es gourée chérie. T'as pas remarqué qu'y a pas d'image de cartes postales dans le secteur ?

– Je ne fais pas dans le tourisme...

Il sonda les yeux bleu clair. Cette fille avait de l'aplomb.

– Port Street, Lanvale Street, Collington... j'ai des choses, des gens à photographier.

Le bouc se tordit sous la moue de réflexion qui en découla.

– J'comprends pas ce que tu vois d'intéressant là-bas, y'a que des zombies et des baraques à l'abandon. Mais c'est pas le problème. Qu'est-ce que j'y gagne là-dedans ?

Nicky haussa les épaules.

– Rien.

Il secoua la tête et lui tourna le dos, le temps de reprendre sa place dans son fauteuil défoncé.

– Vous me laissez prendre mes photos, vous faites passer à vos sbires que j’ai le droit de bosser dans le coin quelques jours et la diffusion de mes clichés parlera d’elle-même : pas de zone de non-droit. J’imagine que c’est pas toujours bon pour les affaires que vos clients ne soient pas sûrs de ressortir vivants de certaines rues ?

Son rire la pétrifia.

– Leur came ils iraient la chercher en enfer s’ils n’en trouvaient plus sur terre ! C’est pas trois junkies, et deux putes qui vont les effrayer.

– Et tes filles justement : les clients, eux aussi sont prêts à se faire dessouder ou piquer leur caisse pour cinq minutes de bagatelle ?

– « *Bagatelle* » répéta-t-il amusé.

Il tapota la table en réfléchissant.

Au fond, elle n’avait pas tout à fait tort. Ces derniers temps les filles se plaignaient de devoir s’éloigner de plus en plus pour racoler. Et ça faisait des histoires avec celles des quartiers voisins. Pas de quoi s’inquiéter, mais bon...

– Ok. Pas de photo de transaction, ni stup’, ni pute ; t’as 24 heures à partir de demain matin.

– 48.

– Pardon ?

– 48 heures. Je suis soumise au temps, à la lumière. Si je loupe un cliché, je dois pouvoir revenir le lendemain.

Le ton était impératif, mais passionné.

À cet instant il posa sur elle un regard différent.

– Va pour 48 heures... Mais tu passes au contrôle en arrivant et en repartant tu laisses une copie de tes photos.

– Aucune contrepartie, on est d’accord.

– On va dire que non... si tu t’en tiens à ce que tu dis. T’es couillue pour une nénette, et j’apprécie la démarche.

– Pas de méprise : je ne cautionne pas votre business. J’ veux juste bosser tranquille.

– Moi aussi, ça tombe bien.

Pour la première fois depuis qu’elle était entrée dans le bar, elle sourit.

– Il est où ce point de contrôle ?

– Au Kandy’s, le bar à l’angle de Collington et US-1. Tu y laisseras ta bécane... en échange des photos, il te la rendra intacte le soir.

Nicky acquiesça.

– Tu peux y’aller...

Récupérant son casque posé sur la table, elle lui jeta un dernier regard.

Bien qu’étant le mal incarné, ce type était plutôt beau gosse pour qui aimait le style afro-américain. Elle le salua d’un signe de tête et se dirigea vers la sortie.

– Au fait ! Gare la à l’extérieur la prochaine fois !

– Les rues ne sont pas très sûres ici... rétorqua-t-elle, avant de disparaître sous son casque.

Sous l’œil assassin du barman, elle remonta sur sa moto stationnée devant le comptoir et fit ronronner le moteur avant d’entamer une manœuvre délicate au milieu des tables. Puis elle franchit les portes battantes restées ouvertes depuis son entrée mouvementée.

En quelques secondes elle fila sur Baltimore Street.

La nuit avait été éprouvante et ce début de matinée aussi. Elle porta la main à sa poitrine pour vérifier que son portable n’avait pas disparu dans la fouille. À cet instant il vibra, annonçant l’arrivée d’un message.

Profitant du feu rouge sur E. Pratt Street, elle en vérifia l’expéditeur et son contenu, avant de le glisser à nouveau dans l’épaisseur de son cuir, satisfaite.

Il était temps de regagner son loft sur Cheesapeack Bay pour espérer y dormir un peu.

Chapitre 3 – La famille...

Le bulletin météo annonçait une journée aux températures plus clémentes que celles des dernières semaines. Ce début d'année avait reçu son lot de neige, de verglas et autres pluies givrantes, jusqu'à ce mercredi de début février, où un anticyclone bienveillant était venu adoucir l'hiver. La cafetière émit un soupir de vapeur en livrant ses dernières gouttes de saveurs colombiennes.

Assis au bar, Whesley coinça un toast entre ses dents pour nouer sa cravate d'un geste machinal. Maggy déposa une tasse fumante sous son nez. Sentant peser sur lui un regard insistant, il jeta un œil sur sa voisine : les pieds ballants dans le vide, Emily le détaillait de ses yeux bleu sombre.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Pourquoi tu as mis ça ? fit-elle, index pointé vers l'accessoire de soie grise.

Surpris par sa question, il haussa les épaules.

– Comme ça... J'ai rendez-vous avec quelqu'un d'important pour mon travail. Ça faisait longtemps que je n'avais pas mis de cravate. C'est l'occasion.

– Ben t'es drôlement beau.

– Tu trouves ?

L'enfant acquiesça, sauta au bas du tabouret qu'elle occupait et se serra contre lui.

– T'es aussi beau que le prince des histoires du soir.

Touché par cette déclaration spontanée, il s'accroupit et la serra dans ses bras. À son odeur d'enfant s'ajoutait celle du miel tout juste englouti sur ses tartines. Il inspira profondément, espérant ne jamais oublier ce parfum rassurant, mais déjà elle s'extirpait de son étreinte.

– Faut que j'aille me laver les dents !

Il sourit et la laissa filer.

Le journal sur le bar relatait les derniers événements venus perturber la ville, mais il était trop tôt pour que le Baltimore Sun relate le meurtre qui l'avait tenu éveillé toute une partie de la nuit.

– C'est pourtant vrai que vous êtes élégant ce matin, releva Margaret en se plantant devant lui. Laissez-moi arranger ça, tout de même...

D'un geste maternel, elle ajusta le nœud jusque-là desserré et lissa le tissu comme une dernière vérification.

– Voilà. Vous déposez 'Mily à l'école ce matin, n'est-ce pas ?

Il répondit affirmativement d'un signe de tête et termina son pain grillé.

– Pas de nouvelle de votre petite photographie ?

Il leva les yeux de son café. Pour quelle raison Margaret venait-elle d'inviter Nicky au milieu de leur petit déjeuner familial ?

– Non, pourquoi ? Elle vous manque ?

– Je me demandais seulement si cette cravate avait plus à voir avec elle qu'avec votre soit-disant rendez-vous professionnel...

– Désolé de vous décevoir, mais je dois me rendre dans une boîte de traders et je crains que sans une cravate autour du cou, personne ne m'accorde la moindre attention !

Il repoussa sa tasse et rassembla quelques miettes sur une serviette en papier.

– Je n'avais aucune raison de revoir Mlle Stan, d'ailleurs...

ajouta-t-il pour se justifier. 'Mily ! Dépêche-toi, on va être en retard !

– Eh bien moi j'en vois une évidente : elle vous allait aussi bien que cette cravate !

Le silence accueillit sa remarque.

Soucieux de la tournure que venait de prendre leur discussion matinale, Whesley, pris de court, enfila sa veste. En un tour de main Emily était emmitouflée dans un épais duffle-coat, cartable rivé sur le dos et courait dans les escaliers pour être la première à déclencher la gâche électrique de l'entrée de l'immeuble. Couvrant sa fuite par ce prétexte, il claqua la porte et la rejoignit, avant qu'elle ne sorte seule sur le trottoir.

L'école primaire n'était qu'à deux pâtés de maison, un peu plus au nord sur Gough Street, angle Patterson Park Avenue. Après y avoir déposé sa fille, il prit la direction du Central et, desserrant son col, pensa qu'il était difficile d'échapper à la curiosité de Margaret.

Pas un mot sur Nicky depuis décembre dernier, et voilà que juste ce matin elle abordait le sujet !

Depuis qu'ils vivaient sous le même toit, les réparties de Maggy faisaient mouche régulièrement et cette dernière n'échappait pas à la règle. Il jeta un œil au rétroviseur et songea, amusé, que cette cravate lui allait effectivement très bien...

Saisissant son téléphone portable, il relut le message de la nuit et pianota une réponse claire : « Avec grand plaisir. »

Comme à l'accoutumée au Central, Mike avait préparé le café et le Capitaine Fullman attendait le compte rendu des événements survenus dans la nuit. Choop quant à elle confirmait par son absence son retard quotidien, qu'elle ne manquerait pas de justifier avec un sourire.

Le temps d'échanger quelques mots plutôt froids avec son coéquipier, d'avalier en se brûlant son deuxième café de la journée et Mathew retrouva son chef de service.

Après lui avoir relaté les faits et ses quelques avancées, il conclut :

– Je sais que la victime travaillait pour la célèbre agence Johan&Brown et qu'il était célibataire. Son concierge ne lui connaissait pas de relation amoureuse. Tess va recevoir les témoins ce matin pour prendre leur déposition. Je vais faire un

saut à la société de placements et passera à la morgue avant midi pour obtenir le rapport d'autopsie. On dirait que ce type a été tué, rhabillé et enfin déposé là...

– Pas d'emballement. On apprendra peut-être son emploi du temps des dernières heures par son boulot... avait marmonné Fulhman.

Whesley acquiesça.

– Des nouvelles de la photographe ?

La question le saisit, comme un air de déjà vu.

– J'ai eu le Procureur Général Vance au fil hier au soir, reprit le Boss. Il m'a annoncé qu'une audience de recevabilité se tiendrait dans les semaines à venir.

Rassuré, Whesley hocha la tête.

– Vous pensez qu'elle s'y présentera ?

Nouveau hochement.

– Je vais m'en assurer, affirma-t-il, en lissant machinalement sa cravate. Elle sera à cette audience.

– Bien. Mettez l'agent Choper sur les mouvements bancaires de la victime d'hier dès qu'elle arrivera... pour le reste tenez-moi au courant.

Cela sonnait la fin de leur entretien.

Fulhman suivit des yeux l'officier. Les heures sombres semblaient bien loin maintenant.

Sa Brigade comportait quatre équipes, chargées d'élucider toutes sortes d'affaires criminelles. À leur tête, il se verrait avisé tout au long de la journée de l'évolution des enquêtes en cours.

Il était le superviseur qui oriente, suggère, ordonne pour que rien ne soit laissé au hasard. Il devait rendre compte du travail de ses hommes à l'autorité judiciaire, mais aussi à Mme le Maire et risquait au moindre faux pas des siens sa propre carrière.

Gérer ses gars, c'était un peu en être le chef de famille...

Être flic à Baltimore n'était pas simple. Outre le fait que cette ville était l'une des plus dangereuses du pays, cumulant les tristes records de chômage, de criminalité et de pauvreté, elle était aussi

celle où les forces de Police étaient les plus impliquées dans des brutalités policières ou des bavures.

Issu de la population afro-américaine, il savait mieux que quiconque ce qu'étaient le racisme et la ségrégation, l'amalgame et l'injustice. Pour autant, intègre et volontaire, il s'était battu quotidiennement pour instaurer l'équilibre dans son service.

Les recrues comme Michael Tess et Mathew Whesley avaient sa confiance et il n'avait pas hésité à « sacrifier » les brebis galeuses pour faire place nette et redorer le blason d'un service comme le sien. La Brigade Criminelle était essentielle dans une ville où l'espérance de vie au sein des bas quartiers était de vingt ans inférieure aux autres et où fusillades aléatoires et règlements de compte battaient de tristes records nationaux.

Trop de crimes impunis instauraient un sentiment profond d'abandon des autorités politiques et judiciaires. Bon nombres d'émeutes éclataient suite à des violences policières, exacerbée par le fait que ces incidents offraient enfin un auteur à présenter à la justice.

Élucider les crimes de rue était donc essentiel pour apaiser les tensions et rassurer la population.

La chevelure rousse de l'agent Samantha Choper qui ondulait à l'autre bout du couloir mit fin à ses réflexions. Il jeta un œil à sa montre et soupira : certaines choses ne changeaient pas...

Chapitre 4 – Sur la piste.

Le siège de la Johann&Brown se trouvait dans le centre des affaires de Downtown. Facilement identifiable par ces constructions récentes de gratte-ciels, ce secteur réunissait quatre quartiers de la ville et était fréquenté par une centaine de milliers d'employés chaque jour.

Impossible de manquer le building avec ses plaques de plexiglas gravées au nom des sociétés qu'il hébergeait. Whesley se présenta à la réceptionniste au vingt-deuxième étage, en déclinant sa qualité et l'objet de sa visite. Les minutes s'égrainèrent lentement avant qu'il soit reçu par un représentant de la direction, un certain William Mc Cauley. Whesley eut l'impression que l'inquiétude de son interlocuteur était moins liée au décès tragique de Steers, qu'à la demande qui en découlait de mettre le nez dans ses dossiers. Le mandat qu'il exhiba eut pour effet de parer tout refus.

Il apprit que la victime travaillait dans cette société depuis près de six ans. Qu'il avait incorporé le groupe à la fin de ses études et que fort d'avoir lui-même un portefeuille conséquent à gérer, ce petit plus avait grandement aidé à son recrutement.

En effet, Armon était l'héritier de feu James Aaron Steers, fondateur d'une société d'import-export implantée à Washington. Le fiston était de la même lignée que son paternel, accro du

boulot, sans autre vie sociale que celle professionnelle. Steers junior jouait au squash avec des rendez-vous d'affaires, fréquentait les manifestations culturelles uniquement dans le but d'y rencontrer mécènes et fortunés amateurs d'art qu'il aurait pu démarcher. Ce type, né dans le monde des affaires, ne vivait que pour ça. Aucun ennemi connu, mais pas d'ami non plus visiblement.

Bien malgré lui, Mc Cauley lui fit transférer par mail les références des portefeuilles gérés par Steers, ce qui permettrait à Choop de commencer ses recherches avant qu'il ne quitte le siège de la Johann&Brown.

Mc Cauley indiqua aussi qu'Armon Steers était en congés, ce qui expliquait que personne ici ne se soit inquiété de son absence ce matin à l'ouverture des marchés.

C'est sous escorte d'une secrétaire tirée à quatre épingles, que Whesley se mit à fouiller le bureau de Steers.

Tel un chien de garde, la jeune femme se posta à l'entrée, suivant des yeux chacun de ses gestes. Elle tiqua quand il annonça saisir l'ordinateur portable de la victime et manifesta son mécontentement en émettant un son aigu et sec du fond de sa gorge.

Whesley profita de ce qu'elle se manifestait pour tenter d'orienter la discussion sur un sujet tout autre.

– M. Steers parlait-il de ses proches ?

À sa mine ahurie, il comprit que sa question était hors de propos dans cette société aseptisée de sentiment.

– Peut-être recevait-il des visites de temps à autres à l'heure du déjeuner ?

D'un signe de tête, elle répondit par la négative.

Il se demanda combien de mots elle émettait dans la journée et si elle s'y prenait de la sorte avec tous ses interlocuteurs.

Elle avança d'un pas, quand il s'assit dans le profond fauteuil de cuir pour être plus à son aise dans la fouille des tiroirs du bureau.

– Je ne vois aucune photo ici. Ne participait-il pas à des compétitions sportives, n'avait-il aucune appartenance à un club

ou une confrérie ?

– Je ne crois pas. Mais vous savez, M. Steers ne parle pas de sa vie privée dans nos murs.

Whesley se demanda si Steers en avait eu une... et nota qu'elle en parlait au présent.

C'était souvent le cas lors de l'annonce d'une mort violente.

Il posa l'agenda sur l'ordinateur portable et acheva son empilement par un carnet rempli de lignes chiffrées. Choop saurait quoi en faire.

– Voilà. Informez votre patron que j'ai saisi ces trois effets personnels, fit-il, avant de jeter un regard circulaire sur la pièce. L'austérité faisait froid dans le dos. La Société Johann&Brown aurait vite fait de vider les lieux pour y installer une nouvelle recrue sans avoir besoin de dépersonnaliser les murs...

Il reprit le chemin du central, l'esprit vagabondant de cette étrange intrusion au siège de la Johann&Brown, au mystère entourant la présence du corps de Steers dans le sous-sol de son immeuble, en passant par l'audience de recevabilité dans le dossier Delsy qui se rapprochait à grand pas.

Bien que close, cette enquête lui tenait terriblement à cœur. Un an et demi de travail...

Il serait présent à l'audience. Car c'est lui qui était arrivé en premier au domicile de la jeune photographe le soir de son agression. Il s'était terriblement impliqué dans cette affaire et Nicky aussi...

Les enquêtes se chevauchaient souvent, s'étalant sur des semaines, voir des mois. Les délais d'instruction venaient encore retarder le fait de pouvoir passer pleinement à autre chose. Gérer de front plusieurs affaires était une gymnastique que les séries policières avaient tendance à épargner à leurs héros.

Une sirène le sortit de sa rêverie et il évita de justesse la voiture sérigraphiée qui filait à toute vitesse sur E. Baltimore Street. Se garant sur la première place venue, il coupa le contact. Il ferait mieux de rester concentré...

À son arrivée à l'étage de la Crim', Choop était déjà sur les comptes en banque et les dernières opérations professionnelles de Steers. Il s'agissait là d'une tâche ingrate, mais elle y excellait. – Salut Sam ! Je t'ai ramené les affaires de la victime, fit-il en lui déposant les effets saisis au siège de la Johann&Brown. Tu as dû recevoir les références des portefeuilles par mail.

Sans prendre la peine de relever le nez de son écran, elle maugréa :

– Merci du cadeau !

– Trouve-moi quelque chose, s'il te plaît. Café ?

– Merci, j'en ai déjà bu trois, histoire de ne pas m'endormir sur les comptes de ce furieux des placements en bourse.

Whesley jeta sa veste sur le dossier de sa chaise et s'immobilisa devant sa table de travail.

– Je peux savoir ce que ça fait sur mon bureau, ça ?

La frimousse aux taches de rousseur s'illumina d'un sourire enfantin.

– Dis-moi que tu sais encore à quoi ça sert ! Tu t'en rappelles quand même ?

Il haussa les épaules et ramassa l'une des pochettes cartonnées.

– L'association AIDS est passée au poste ce matin. C'était l'heure de la grande distribution de capotes quand je suis arrivée, alors j'ai pensé à vous !

Ce faisant, elle désigna du menton le coin de Tess. Suivant son geste, Whesley sourit.

Choop y avait accroché ça et là quelques préservatifs, qu'elle avait gonflés comme des ballons de baudruches.

– Merci de m'avoir épargné ça... concéda-t-il, ravi de constater que seuls quelques condoms avaient été déposés sur son sous-main. Je saurai m'en souvenir.

– Saches surtout t'en servir ! renchérit-elle en replongeant dans la liste des virements.

Michael Tess l'aurait sûrement dissuadée de plaisanter sur ce sujet avec l'Officier, car depuis la disparition de la femme de

ce dernier, Mike avait endossé le rôle de protecteur envers lui. Choop trouvait qu'il le couvrait trop. Et puis Whesley s'était nettement détendu depuis quelques mois.

– Tu sais qu'il est de mauvais poil en ce moment, tu es certaine que c'est une bonne idée ?

La rouquine grimaça.

– Je peux savoir ce que tu lui as fait pour qu'il soit en rogne comme ça ? On ne peut plus plaisanter !

Poussant les pochettes colorées dans le tiroir de son bureau, il soupira :

– Rien de bien méchant. Juste une petite cachotterie, mais il ne le vit pas bien...

Habituellement, tout était prétexte aux blagues potaches pour détendre l'atmosphère ; ça ne volait pas toujours très haut, mais c'était le signe d'une entente amicale dans un groupe. La fatigue et le stress accumulés nécessitaient ces petits dérapages pour décompresser et trouver une raison de rire malgré l'horreur du quotidien.

Incertaine de parvenir à l'effet escompté, Choop décrocha en râlant l'objet de sa plaisanterie.

– Faites suer tous les deux... on peut plus rien faire ici.

– J'essaierai d'arranger les choses... promit-il avant de filer vers le rez-de-chaussée.

La scientifique était l'un des lieux, avec l'accueil et les geôles, que la Brigade Criminelle sollicitait quotidiennement. Aussi, Whesley y avait-il ses habitudes.

– Tiens, Math ! On parlait de toi ! l'accueillit une voix familière. Assis sur un coin de bureau, Peter Rosburry était en pleine discussion avec Andrew Malowitch, le photographe.

– Aïe ! Ai-je du souci à me faire ?

Il échangea une poignée de main avec chacun d'eux, tandis que le photographe s'expliquait rassurant :

– Non. On trouvait que tu ne chômais pas en ce moment.

– Les meurtres ne connaissent pas la crise ! Tu as quelque chose

pour moi sur la voiture de cette nuit ? s'informa-t-il auprès du second.

– Affirmatif. Quelques résidus de liquide des voies aériennes dans le coffre. Ils pourraient appartenir à la victime, c'est à l'étude... Aucun bulbe sur les cheveux retrouvés sur le tapis de sol, ni de traces de sang. Une bonne nouvelle toutefois : on a retrouvé une balise GPS sur ta caisse.

– On peut tracer des itinéraires récents ?

– Tout dépend de l'option prise par le propriétaire. Parfois il est nécessaire de les déclencher pour obtenir un repérage, d'autre fois la localisation se fait en continu.

– Comme sur nos véhicules de patrouille ?

– Exactement. Je t'ai noté le nom de la société et la référence de la balise...

Après y avoir jeté un œil, il glissa le précieux pense-bête dans la poche arrière de son jean.

– Ce serait sympa de nous laisser les clefs la prochaine fois !

ajouta Peter. Cela nous éviterait d'avoir à attendre que le remorqueur galère pour la monter sur son camion.

Whesley fronça les sourcils.

– Elles n'étaient pas à l'intérieur ?

Peter secoua négativement la tête.

L'officier parut contrarié.

– Il faut que je vérifie ça chez le Doc'... marmonna-t-il, en s'éloignant.

– Math ! le rappela Malowitch, une fois dans le couloir. Tu... tu as des nouvelles de la p'tite photographe de l'affaire Delsy ?

Whesley s'arrêta net. Qu'avaient-ils donc tous avec Nicky aujourd'hui ?

– Je la rencontre prochainement pour préparer l'audience à venir. Pourquoi ? répondit-il un peu agacé.

– Disons que je la trouvais... sympa. Alors je me demandais si tu me filerais ses coordonnées...

Un sentiment étrange l'envahit. La demande d'Andrew était légitime et rien ne l'empêchait de lui donner ce qu'il souhaitait. Nicky était seule juge de ses fréquentations...

Pourtant il s'entendit répondre :

– C'est un témoin. Je lui demanderai son assentiment.

Et sans plus y mettre de forme il planta là Malowitch, interdit.

Passer par la morgue était devenu impératif.

De mémoire, il ne se souvenait pas avoir vu de trousseau de clefs sur leur victime. Si la scientifique n'en avait pas retrouvé dans le véhicule, quelque chose clochait.

C'est le concierge qui leur avait ouvert l'appartement de Steers, et là aussi aucun souvenir d'une clef retrouvée sur le défunt.

Il frissonna en pénétrant dans le sas menant à la salle d'autopsie et enfila rapidement une blouse de protection par-dessus sa chemise et des housses sur ses chaussures, avant de pousser la double porte battante donnant sur le domaine exclusif du Docteur Soriano.

Penché sur le corps à la cage thoracique écartelée, le maître des lieux releva une mine surprise.

– Tiens ? Tu as finalement décidé de me rendre une petite visite ?

Évitant de poser les yeux sur les viscères exposés sur la table toute proche, Whesley s'excusa presque :

– Pas de méprise : je ne reste pas. Je voudrais accéder à la fouille de notre gars, s'il te plaît.

Soriano eut une moue dédaigneuse.

Désignant son bureau de sa main gantée, il répondit d'une voie neutre :

– Tout est là. Sers-toi !

Un signe de tête en guise de remerciements et l'officier s'empressa de parcourir les quelques sachets hermétiques contenant l'essentiel des effets personnels de Steers.

– Qu'est-ce qui te chagrine, gamin ?

Les sourcils froncés du policier ne trompaient pas.

– Un trousseau de clefs, ou une carte magnétique... quelque chose comme ça.

– Pas trouvé ça sur lui... tu es passé à l'I.J. ?

Acquiesçant, il remplaça les scellés sur la table inox avant de s'informer :

– Tu as confirmation de ton premier diagnostic ?
 Soriano se redressa, retira ses gants et fit le tour de la paillasse pour le rejoindre.

– Affirmatif. Notre gars est mort par suffocation. Il y a une légère abrasion de la peau à hauteur du larynx. J'émettrai l'hypothèse qu'on l'ait étouffé à l'aide d'un sac plastique maintenu autour du cou. Mais je ne m'avancerai pas tant dans mon rapport. Ce qui est sur, c'est qu'il n'y a pas eu de strangulation. Ce gars est mort asphyxié.

– Pétéchies sur les organes internes ?

– Oui, comme on s'en doutait. Aucune trace de violence, ni de marque d'autodéfense, j'attends les résultats de l'analyse toxicologique.

– Difficile de ne pas se débattre dans ces circonstances, non ?

– À moins d'être drogué, ou inconscient.

Whesley hocha la tête.

– Tu as regardé sous ses ongles ?

– Je les ai passé au crible, mais je crains qu'on lui ait méticuleusement lavé les mains, en prenant soin de s'attarder sur cette zone.

– Il aurait peut-être griffé son agresseur alors ?

Soriano secoua la tête.

Son boulot ne consistait pas à un jeu de devinettes. Il rendait compte de faits constatés.

– Tu en auras terminé quand ?

– Mon rapport sera sur ton bureau dans l'après midi au mieux, mais j'en ai encore trois autres à ouvrir, alors...

– Ok. Je t'appelle si j'ai des questions.

– Fais, gamin, fais.

Sur ce, le doc' renfila une nouvelle paire de gants pour se saisir du cœur posé au fond d'une coupelle en inox et le pesa comme un vulgaire poulet. Whesley détourna les yeux : il n'était pas friand de ce genre de chose !

Les éclats de voix qui lui parvinrent dès sa sortie de l'ascenseur annonçaient le retour de Michael Tess à son bureau.

Le rire ininterrompu de Choop couvrait à peine les invectives. Elle n'avait pu s'empêcher de laisser un condom gonflé sur le bureau voisin et lui avait dessiné une paire d'yeux et une bouche. Fort à parier qu'une réflexion sur la ressemblance entre ce petit personnage au crâne de latex et la boule à zéro de ce pauvre Mike avait mis le feu aux poudres.

– Tu pourrais ranger ton bureau. Si Amanda apprend que tu joues avec ça, elle va se poser des questions... surenchérit-il, en s'arrêtant entre leurs tables de travail.

– Ah ! Parce que tu es mêlé à ça toi ? s'offusqua Mike.

– Négatif. Je ne fais que constater...

Puis, tapotant sur le bureau :

– Allez. Jette-moi ça, s'il te plaît. On a un petit souci : Armon Steers n'était en possession d'aucune clef, hier au soir. Pas plus de son véhicule, que de son appartement, ce qui est impossible, expliqua-t-il calmement.

– Mais qui corrobore ton hypothèse qu'on l'ait déplacé et conduit jusque-là.

– Effectivement, son meurtrier aurait pu le placer dans le coffre, le conduire au parking, le sortir de la voiture devant la portière du conducteur et oublier l'essentiel en repartant : laisser les clefs de contact dans la poche de la victime. Dans ce cas : quel est l'intérêt de le ramener à son domicile ?

– C'est bien joli ta p'tite histoire ! rectifia Mike. Mais notre type était au volant de sa voiture quand il est entré dans le parking. Les caméras ont enregistré son passage.

Whesley le regarda jeter à la poubelle son petit ballon.

Effectivement, ça ne collait pas...

Extirpant le papier de la poche arrière de son jean, il commenta :

– La voiture de Steers est équipée d'une balise. Je vais contacter la société E-Z Repair qui contrôle ces petits joujoux. Avec un peu de chance, nous aurons l'itinéraire qui l'a conduit jusque chez lui...

Choop prit le relais :

– Notre victime ne manquait pas d'argent, en tout cas jusqu'à la crise financière de 2007. Là, il commence à avoir des

mouvements de trésorerie qui ressemble plus à une perte de capitaux qu'à des bénéfices. Quelques rares rentrées lui ont permis de garder son train de vie, mais ses placements eux, sont devenus dérisoires. Je n'ai pas encore tout épluché, cela va demander des jours. Mais je crois que Steers avait fait pas mal d'investissements malheureux dernièrement.

– À titre personnel ou professionnellement aussi ?

– ... certainement les deux...

Whesley réfléchit à voix haute :

– On peut supposer qu'il gérât son argent au moins aussi bien que celui de ses clients. Ce qui voudrait dire que tôt ou tard il allait devoir rendre des comptes sur d'éventuelles pertes massives de fonds.

– Même s'il s'agit d'une des agences les mieux classées, elle reste une société de gestion privée. Il n'y a pas la même liquidité disponible en cas de perte sèche ou de retrait des investisseurs. Beaucoup de boîtes de placement ont dû mettre la clef sous la porte en 2009. Ces crises sont fatales à ce système qui n'a pas grande marge de manœuvre, en dehors des investissements « à risque ». C'est l'essence même de leur fonds de commerce. Les banques rapportent moins, mais sont plus sûres...

Un bref silence accueillit son explication. Si Choop avait suivi une filière économique, ce n'était pas le cas de ses deux collaborateurs.

– OK, alors en attendant que tu en aies terminé avec ses comptes et que sa boîte nous donne plus de renseignements sur la situation de ses derniers investissements professionnels, on va chercher les détails de son emploi du temps.

– Tu as visionné les vidéos ? demanda Mike, en le suivant jusqu'à son bureau.

– Pas eu le temps... Je vais m'y mettre.

Se laissant tomber dans son fauteuil, il jeta un œil sur son coéquipier.

Michael Tess montrait quelques signes de fatigue. L'affaire Delsy, puis les trois derniers meurtres qui avaient suivi, avaient pas mal sollicité son équipe. Manque de sommeil et

horaires décalés avaient puisé dans les réserves des organismes malmenés. Il songea que sa petite échappée sur le sol canadien le mois dernier lui avait été bénéfique. Bien que ce bref aller-retour soit éprouvant, il avait surtout été dépayasant.

Plus que son absence durant quatre jours en plein milieu d'une enquête, c'est son silence sur ce qu'il avait fait pendant ce laps de temps qui avait tendu leurs rapports. Whesley s'inquiéta cependant :

– C'est quand tes prochaines vacances ?

– Dans trois semaines : on va dans la famille d'Amanda avec les garçons. Pourquoi ?

– T'as vraiment une sale tête...

Un sourire éclaira le visage de son coéquipier.

– Sympa.

– Désolé.

– Et toi ? T'as plutôt l'air en forme. Tu n'es toujours pas décidé à me dire où tu avais disparu ?

Cette question revenait sans cesse depuis un mois...

Whesley sourit. L'inquiétude de son ami était compréhensible.

Mais il ne serait pas facile de lui expliquer la nécessité irraisonnée qui l'avait conduit à solliciter Nicky sur son enquête du moment, sans qu'il ne s'imagine plus que ce qui s'y était réellement déroulé.

– Je te l'ai déjà dit : cela n'a aucune importance. Le tout c'est que l'on ait pu boucler cette affaire, même à distance.

– T'es chiant ! C'est si inavouable que ça ?

– C'est tout à fait avouable, mais ça ne te regarde pas.

– C'est une histoire de cul ? osa Mike, maladroit.

Tiens, celle-là, il ne la lui avait pas encore faite. Mais elle devait le démanger depuis le premier jour !

– Non. C'était professionnel. T'es content ?

Mike soupira. Il n'en tirerait rien.

Des semaines qu'il le tannait et qu'il ne lâchait aucune info.

C'était quoi ce truc « professionnel » maintenant ?

– Bon, reprit Whesley. Gratte un peu côté familial, a-t-on la trace